



Mémoire d'Auschwitz ASBL  
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 512 79 98  
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

« Un point de vue personnel sur les œuvres de Felix Nussbaum. » Entretien avec Lydia Chagoll sur un film documentaire de Lydia Chagoll

Daniel Weysow  
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Octobre 2018

**Empathique à souhait, ce documentaire de Lydia Chagoll présente la vie de Felix Nussbaum au rythme de ses œuvres vues comme jamais auparavant. Les motifs, signes et symboles qui les traversent, comme autant de jalons et de clés révélatrices d'un monde désespérant voué à l'anéantissement, aboutissent au dévoilement de la présence d'esprit et des qualités d'un artiste majeur du XX<sup>e</sup> siècle.**

On ne présente plus Lydia Chagoll, danseuse, chorégraphe, écrivaine, cinéaste, qui se consacre depuis des années à soutenir la mémoire des victimes du judéocide et du *Samudaripen* (terme désignant le génocide tsigane). Cette fois, c'est au travers du regard d'un artiste peintre qu'elle rend compte des années d'occupation. Les raisons



de son attrait pour Felix Nussbaum sautent aux yeux si l'on compare leurs biographies. Celui-ci a dû fuir son pays, l'Allemagne, sous la contrainte du régime nazi. La bourse qu'il avait obtenue en 1932 pour résider à l'Académie allemande de Rome ne fut pas renouvelée après l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Il trouve alors refuge en Belgique, qui ne lui aura au demeurant pas offert la sécurité espérée. Car après avoir déjà enduré à plusieurs reprises des difficultés pour la prolongation de son certificat de séjour, il sera, au lendemain de l'invasion du 10 mai 1940, arrêté par les autorités belges et déporté, par train, au camp de réfugiés de Saint-Cyprien, situé près de Perpignan (France). Il s'en évade et retrouve son épouse, Felka Platek, à leur domicile, 22 rue Archimède à Bruxelles. Ils décident de quitter le second étage de leur maison et trouvent où se cacher ailleurs. Finalement, ils retournent au 22 de la rue Archimède où, avec l'aide du propriétaire, ils se cachent dans le grenier. Malgré leur prudence, ils y seront arrêtés le 20 juin 1944 et déportés le 31 juillet à Auschwitz par le XXVI<sup>e</sup> convoi.

Lydia Chagoll a suivi, en partie, un cheminement du même ordre. Née aux Pays-Bas, elle n'a qu'un an lorsque ses parents décident, en 1932, de s'installer, avec sa sœur et elle, en Belgique. À la suite de l'invasion allemande, le 10 mai 1940, la famille prend part à l'« exode » vers la France et aboutit, après bien des aventures, dans la région de Toulouse où elle est dirigée vers un camp de réfugiés installé au château La Fourquette. Après 18 mois de

démarches entreprises pour quitter l'Europe, ils arrivent à Batavia (Jakarta), la capitale des Indes néerlandaises (actuelle Indonésie). Le trajet se fait en train et en bateau, en passant par l'Espagne, le Portugal, le Mozambique et l'Afrique du Sud. Peu après leur arrivée et celle des Japonais dans l'archipel, son père se voit dans l'obligation de rejoindre, sur place, le contingent de l'armée néerlandaise. Lydia, sa sœur et leur mère se retrouveront bientôt sous la coupe des Japonais. Elles seront internées dans cinq camps successifs, jusqu'à fin octobre 1945, bien après la Libération déclarée le 15 août 1945. La famille revient à Bruxelles après 6 ans et 6 mois d'absence<sup>1</sup>. Si la fin de leur histoire est au final heureuse, il était plus que temps pour Lydia qui, épuisée à la suite de privations et de maladies était arrivée au bout de ses forces.

Felix Nussbaum est tout entier dans sa peinture. Il est possible d'y suivre l'évolution de ses états d'âme et de son parcours. Mélancolique, introverti, observateur et connaisseur en matière d'art, il était aussi – un peu comme Zelig, le héros du film éponyme de Woody Allen –, perméable aux travaux d'autrui. Il aimait en effet, mais c'est là quelque chose de normal durant les années d'apprentissage d'un peintre, adapter la manière et les sujets des artistes qui lui importaient, aboutissant, à force d'adaptations, à une sorte de panégyrique inspiré où l'on relève l'influence de divers mouvements (réalisme, expressionnisme, fauvisme, surréalisme...) et d'une série de peintres (Vincent Van Gogh, Giorgio De Chirico, Henri Rousseau, mais aussi Albrecht Dürer, Karl Hofer, Max Beckmann, Ludwig Meidner, Franz Marc, Pablo Picasso, Raoul Dufy et, du côté des Belges, Pieter Brueghel l'Ancien, James Ensor, Paul Delvaux, Gustave Van de Woestyne, Gustave de Smet, Edgard Tytgat...).

Malgré cet éclectisme, on peut aisément lui reconnaître un style propre, qui résulte d'une combinaison de facteurs liés à sa « patte » bien personnelle et à sa propre vision du monde exprimée au travers des sujets traités : portraits, autoportraits, natures mortes, intérieurs, scènes villageoises, bords de mer, auxquels s'ajouteront des scènes qui prendront avec le temps des allures franchement théâtrales et macabres. Sa façon n'a rien de factice, ses personnages affichent une présence qui peut saisir le spectateur capté, bien souvent, par des yeux qui cherchent à le retenir. Les conditions de vie, chaque jour plus difficiles, dangereuses et précaires le pousseront à concevoir des scènes où l'homme et son environnement apparaissent de plus en plus déshumanisés. Ses toiles vont ainsi progressivement s'animer de mannequins, de personnages masqués, d'arbres aux branches coupées, de squelettes. Le futur semble sans espoir et, il le sent, sa vie va se confondre avec la mort qui déjà rôde autour de lui. Son désespoir est alors profond. Un voile noir que Lydia Chagoll, et pour cause, a parfaitement mesuré et compris.

Le film expose magnifiquement les tenants et aboutissants de la peinture de Felix Nussbaum. Il faut comprendre que nous sommes face à une œuvre majeure reçue récemment. Car si Nussbaum fut un peintre prolifique, ses œuvres sont restées confinées, jusque dans les années 1970, aux mains de personnes auxquelles il les avait, par précaution ou par nécessité, confiées, données ou vendues. Les toiles de Felix Nussbaum, (re)découvertes depuis, ont été peu à peu exposées, en Allemagne, au cours d'expositions de groupe. Les principales expositions personnelles ont eu lieu aux Pays-Bas (Frans Halsmuseum, Haarlem, 1982), en Belgique (Goethe-Institut, Bruxelles, 1982), aux États-Unis (Jewish Museum, New York,

---

<sup>1</sup> Lydia Chagoll, *Une enfance dans les camps japonais*, Bruxelles, Luc Pire, 2006, p. 105.

1985), en France (Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris, 2010) ainsi bien sûr qu'en Allemagne où, à partir du 20 mars 1983, le Kulturgeschichtliches Museum à Osnabrück expose de manière permanente sa collection de dessins et de peintures alors fraîchement acquise. Les années passant, le manque d'espace devint criant. La ville décide alors de lui consacrer un musée propre. Il sera conçu par Daniel Libeskind, l'architecte du Musée juif de Berlin. La Felix Nussbaum Haus Osnabrück ouvre ses portes en 1998. Le bâtiment, exceptionnel, abrite désormais quelque 200 tableaux, soit près de la moitié des œuvres existantes répertoriées<sup>2</sup>.

À l'exception d'une réalisation vidéo commanditée par la ville d'Osnabrück pour le musée<sup>3</sup>, aucun film documentaire n'avait été réalisé pour évoquer la vie et l'œuvre de Felix Nussbaum. On appréciera le film de Lydia Chagoll tant pour sa conception technique (l'animation et la circulation des œuvres à l'écran) que pour ses aspects didactiques (on saisit l'œuvre du peintre au fil des clés de compréhension données). Et c'est tout le génie d'un artiste qui se trouve ainsi porté à l'écran, assurant un nouveau complément aux cimaises du musée d'Osnabrück et des (rares) ouvrages qui lui ont été consacrés. Un nouveau coup de pouce vers une reconnaissance de sa juste place au sein d'une histoire de l'art – et de l'histoire tout court – qui n'auraient pu l'oublier plus longtemps.

Notons, pour terminer ce préambule, que des cinq maisons qu'occupèrent Felix et Felka à Bruxelles (après celles d'Ostende non prises en compte ici), seule la première subsiste (rue Jennart, 24). La dernière, qu'ils occupèrent de 1937 à leur déportation, rue Archimède, dans le Quartier Léopold, a été démolie en 1983 pour laisser place à des bureaux. Il ne reste, pour rappeler leur passage, que ce que des âmes attentionnées et respectueuses ont déposé à son emplacement : une plaque murale et deux pavés de mémoire. En ne protégeant pas le souvenir de la présence du peintre, Bruxelles a non seulement laissé filer l'essentiel de ses œuvres, mais a également effacé, comme l'a relevé Mark Schaevers dans son remarquable ouvrage<sup>4</sup> (dont on attend toujours la traduction française), l'opportunité d'avoir à sa portée l'équivalent de la Maison Anne Frank située à Amsterdam. Une institution certainement chère à Lydia Chagoll si l'on songe de plus à ses origines. Puissent Bruxelles, mais aussi l'Union européenne, si présente dans le quartier où vécut Nussbaum, promouvoir enfin cette œuvre remarquable.

---

<sup>2</sup> Le « Catalogue raisonné » établi par la curatrice du Musée, Sybille Schwetter, recense 477 œuvres.

<sup>3</sup> « Laßt meine Bilder nicht sterben! Felix Nussbaum (1904-1944) », vidéo, réal. Michael Niehaus, éd. Elke Schnieders, Kulturgeschichtliches Museum Osnabrück/Felix-Nussbaum-Haus, prod. MM-TV/Felix-Nussbaum Haus, Bonn, 2000, 42'.

<sup>4</sup> Mark Schaevers, *Orgelman. Felix Nussbaum, een schildersleven*, Amsterdam, De Bezige bij, 2014.

**DW : Plusieurs visions n'épuisent pas le film, bien au contraire. Les toiles de Nussbaum, à l'image d'un journal personnel, présentent nombre d'événements rencontrés, et ce souvent au travers d'une trame symbolique qui d'ailleurs permet d'établir des liens entre elles. La manière dont tu as structuré le film est par ailleurs très intéressante. On suit sa vie et puis...**

L. Ch. : Sans tenir vraiment compte de l'aspect chronologique...

**Non, plutôt en liant les thématiques. Tu pratiques des allers-retours dans le temps. Tu reviens sur certains éléments pour permettre de mieux les apprécier et les comprendre. Le ton de ton film est très senti, sensible et tu y exprimes beaucoup d'empathie pour l'œuvre de Felix Nussbaum. Sans doute as-tu reconnu chez lui une expérience que tu as vécue toi-même ?**

Oui. J'ai été très longtemps réfugiée, tout d'abord en France, dans des centres fermés. On a quitté Bruxelles, on a traversé toute la France, en direction de Toulouse. J'ai connu Abbeville, j'ai connu Dunkerque, où on a eu, notre petite famille, à quatre, une chance inouïe. Nous étions arrivés et nous nous trouvions face à un hôtel, proche de la gare. Nous hésitions à y entrer. Et puis, au bout d'un long moment, mon père a dit non. Non, non. Le lendemain il n'y avait plus d'hôtel. Il n'y avait plus de gare non plus.

**Une bombe était tombée dessus ?**

Les Allemands l'ont bombardé. Pas par hasard, ils ne voulaient pas que les Anglais rembarquent. Ça a été le début de la guerre, que j'ai connue à La Panne, à Saint-Omer. C'était horrible, beaucoup plus qu'ici. Il y avait énormément de Belges sur la route. Et tous ces *Stukas* au-dessus des routes, et puis quand on a approché de Dunkerque, ces camions restés en panne, ces blessés...

**Vous vous êtes donc retrouvés à Toulouse ?**

Dans un centre pour réfugiés néerlandais. C'était une vaste propriété dotée d'un château, La Fourquette. Mon père y a été désigné directeur. Et du coup, ma sœur et moi, on a dû payer, parce que l'adulte est lâche, les enfants du directeur... on prenait plaisir à leur taper dessus...

**Et puis vous avez mis à peu près un an et demi pour obtenir les autorisations...**

Un an pour avoir l'autorisation de passer par l'Espagne pour le Portugal. Et puis une fois au Portugal on ne pouvait pas y rester. Peut-être pouvions-nous nous rendre dans une colonie ? On nous a mis sur un bateau pour Lourenço Marques (Mozambique). Mais ce n'était qu'une escale vers l'Afrique du Sud. On avait un passeport néerlandais. Donc manu militari d'Afrique du Sud, nous avons été embarqués pour l'actuelle Indonésie. C'est ainsi que nous sommes arrivés à Batavia, capitale des Indes néerlandaises, exactement un mois après Pearl Harbor. À l'arrivée, on nous a emmenés tout droit dans un camp, pour contrôler et vérifier si nous n'étions pas de la Cinquième colonne ou des criminels. On n'y trouvait que des Juifs qui avaient quitté l'Europe, des Viennois, des Allemands, enfin de tout. Ensuite mes parents ont été appelés, à plusieurs reprises, au commissariat de police à Batavia (actuelle Jakarta). Et puis ce fut le tour de ma sœur et de moi-même. J'avais à ce moment-là 10 ou 11 ans. On nous a remis à bord d'un bateau et nous avons connu, jusqu'à la fin de la guerre, ma mère, ma sœur et moi, cinq camps japonais pour femmes, tandis que mon père, d'abord enrôlé dans l'armée néerlandaise, s'est retrouvé dans différents camps japonais de prisonniers de guerre.

**Par rapport à Nussbaum, c'est un même exil en regard à vos origines, vers des camps...**

Et aussi de se retrouver pendant l'exil à quatre dans de minuscules chambres, l'une encore plus minable que l'autre. Alors l'essuie-main, telle une petite fleur, comme le montre Nussbaum, cachait les vilaines choses, les taches des murs sales et dégueulasses.

**Il s'agit aussi d'une attirance partagée pour les arts. Il a peint. Tu as fait de la danse, monté des chorégraphies, réalisé des films, écrit des livres...**

J'ai beaucoup ressenti, sans le dire. Je ne fais pas de parallèle avec moi. Mark Schaevers, qui a écrit le livre *Orgelman*<sup>5</sup>, a relevé la même chose que toi. Il m'a dit « tu l'as compris, tu as connu cette période, tu sais ce que c'est que d'être immigré, tu sais les emmerdements... »

**Il y a autre chose aussi, qui est très fort, c'est ce souhait inouï, cette volonté de transmettre. Pour Nussbaum, ce devoir, cette nécessité, c'était manifestement quelque chose de difficile à concrétiser. On voit avec quelle insistance il cherche par exemple à capter le regard du spectateur.**

Oui, mais sans jamais être sadique ou sentimental.

**Toujours à distance, mais avec un appel. Il a cherché à attirer l'attention sur toute une série de choses, à montrer.**

Si on regarde bien, l'on découvre dans ses peintures énormément de symboles.

**Comment dire les choses pour transmettre ? On ne peut en fait pas partager une telle expérience...**

Tu ne peux même pas dire « on a eu faim. » Le commun des mortels ne sait pas ce que c'est. Prenons l'exemple de quelqu'un qui s'est levé à 7 h, a eu son petit déjeuner, et a un peu faim vers midi. Il va dire qu'il a faim. Mais non, il a envie de manger quelque chose. Avoir vraiment faim est un état inconnu pour qui ne l'a pas éprouvé. Et de ces difficultés, je n'en ai pas parlé. Mais les gens connaissent quand même, par exemple, les timbres de rationnement. Et bien Nussbaum cherche à montrer, à faire comprendre cette condition d'extrême pauvreté. On sent que cela compte pour lui, et je le montre. Il faut dire qu'il venait d'une famille très riche. Il faut voir leur villa. Un mastodonte. Bon, son père travaillait dur, c'était un *good businessman* qui aimait l'argent. Ils allaient toujours à Norderney pour les vacances. Mais après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, ils n'étaient plus les bienvenus. Le nombre de fois qu'on m'a lancé « sale juif » à la tête. Aux autres aussi. On te fait sentir que tu es toujours de trop. Et puis nous on parlait le néerlandais. Ma sœur et moi on parlait aussi le français, mais avec nos parents c'était le néerlandais. Pour un Français qui n'est vraiment pas doué pour les langues, ça avait l'air d'être de l'allemand. Ou bien on était de sales boches ou bien on était de sales Juifs.

**Quand et comment as-tu découvert l'œuvre de Nussbaum ? Et quand as-tu eu l'idée de faire un film sur lui ?**

On a fait, Frans Buyens<sup>6</sup> et moi, un film sur le fascisme et les dictatures nazie et japonaise. De 9 heures en tout. Composé pour moitié d'un récit historique et pour moitié d'interviews de

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

résistants, des francophones et des flamands, des femmes et des hommes, des communistes et des catholiques. René Raindorf<sup>7</sup> en faisait partie, il était le seul Juif du film. Comme on n'avait pas d'argent, on a réalisé toute la partie historique avec des photos d'œuvres d'art. C'est ainsi que j'ai découvert Nussbaum, en 1990. Et j'en suis tombée amoureuse. On a acheté tout ce qu'on pouvait le concernant, mais indécise, j'ai fait d'autres films. C'est le livre de Mark Schaevers qui m'a décidée. Je me suis dit qu'il y avait tout à coup de l'intérêt pour Nussbaum. Je suis allée à Osnabrück, au musée Nussbaum<sup>8</sup>. J'y ai rencontré la directrice. Et j'ai eu alors envie de faire ce film, vraiment envie. Je me suis dit que je devais rendre hommage à cet artiste. Les tout grands spécialistes et les amoureux fervents de l'art, surtout s'ils sont juifs, connaissent Felix Nussbaum. Mais il n'y a pas eu beaucoup d'occasions de découvrir son œuvre au travers d'expositions d'envergure. Le musée d'Osnabrück a réuni la plus grande partie de son œuvre subsistante, on y trouve environ deux cents tableaux.

L'étape suivante m'a menée à téléphoner à des propriétaires de tableaux de Nussbaum, entre autres à Tel-Aviv et à Berlin. Et là je me suis dit, pour de bon, à toi le boulot, je le fais. Malheureusement, financièrement, je n'ai pas été aidée. Alors comme il me restait encore un peu d'argent, j'ai pensé que j'allais tout faire moi-même, quitte à en crever... J'ai fait des voyages, des recherches. J'ai écrit le scénario, supervisé les traductions française, anglaise et allemande, dirigé le montage du film. Mais le plus fatigant a été de convaincre les gens susceptibles de m'aider en ne me demandant pas des prix exorbitants. Je voulais cependant être libre de mes choix, avoir ceci et cela. Je dois dire qu'ils ont rapidement compris, à Osnabrück, que je n'avais pas un franc de subside et que mon budget était minime. Ils m'ont dit que je ne paierais que le travail de labo des photos que je devais avoir. Le résultat s'en ressent, car il y a énormément de tableaux dans mon film. Mais partout ailleurs, j'ai dû payer les droits de reproduction des photos, à Tel-Aviv, à Berlin, en Hollande.



Autoportrait avec masque, 1928

### **Pour le texte, le scénario, tu ne t'es pas fait aider ?**

Non, je n'ai même pas voulu le faire lire. J'ai demandé, au tout début à Mark Schaevers s'il voulait écrire le scénario avec moi, mais il a préféré me laisser exploiter mes idées.

---

<sup>6</sup> Frans Buyens (1924-2004), compagnon de Lydia Chagoll, réalisateur de nombreux films documentaires et de fiction « engagés ».

<sup>7</sup> René Raindorf (1918-1998), rescapé d'Auschwitz. Créateur, avec Paul Halter, Maurice Goldstein et Henri Goldberg de la Fondation Auschwitz.

<sup>8</sup> Felix-Nussbaum-Haus, ouvert en 1998, <http://www.osnabrueck.de/fnh/start-fnh.html>, consulté le 29 janvier 2018.

**Du point de vue technique maintenant. Comment as-tu eu l'idée de la présentation et du rythme de circulation des tableaux à l'écran ?**

C'est le travail créatif. Je regarde, je relève les éléments intéressants à mettre en œuvre. Et puis je cherche une ligne directrice. Je n'aime pas tellement la chronologie exacte, qui risque d'endormir. J'essaie de grouper par thématiques, par sujets. Cela m'a pris des mois. Et puis le scénario doit bien sûr intégrer parfaitement les images. J'ai eu énormément de travail à grouper les représentations symboliques, comme celles du rameau d'olivier, du journal *Le Soir*, souvent présent, ou des poteaux des télégraphes et téléphones.

**Tu as fort attiré l'attention sur ces facteurs de communication.**

Oui, parce qu'il avait très difficile à communiquer. Il se cherchait. Le point de vue de l'historien d'art est intéressant. Nussbaum absorbe comme une éponge. Il se met à la place d'autres peintres, et se met à l'exercice. On trouve entre autres dans son œuvre des références à Chirico, à Beckman, à Meidner. Mais au travers de tous ces styles d'emprunt, on reconnaît cependant toujours bien le sien. C'est pour cela aussi qu'il est un grand peintre.

**Pour demeurer en Belgique, Nussbaum justifie sa présence aux autorités de l'État civil en leur expliquant qu'il étudie la peinture flamande, indispensable à l'exercice de son art. Sans doute devait-il apprécier chez nous, par exemple, la peinture de Van de Woestijne dont certains traits, comme l'expression des yeux, semblent avoir été intégrés dans certaines de ses œuvres ?**

Il était en tout cas très proche de la peinture d'Edgard Tytgat. Cela se voit par exemple dans nombre de ses tableaux peints en Belgique. Pour les couleurs aussi, c'est Tytgat. Et pourtant ce n'est pas Tytgat. On a relevé beaucoup d'influences, mais on peut encore approfondir.

**Il empruntait aux peintres qu'il appréciait, mais pas aux avant-gardes, à l'exception du courant de la Nouvelle Objectivité et de la peinture métaphysique.**

C'est exact, cela ne l'intéressait pas.

**Quel rôle son épouse, Felka Platek, a-t-elle tenu à ses côtés ?**

J'ai du respect pour son épouse, qui habitait dans le quartier du futur ghetto de Varsovie avant la guerre. Il ne reste pas grand-chose de son œuvre. Elle était très maternelle et défendait son homme. Chapeau, car il n'était pas toujours facile. Elle était un peintre au talent, disons, ordinaire, sans doute un peu superficiel. Il lui en voulait à mort d'embellir les objets qu'elle représentait dans ses peintures. C'était cependant une excellente portraitiste.

**Pourquoi l'orgue est-il si central dans son œuvre ?**

Personne, me semble-t-il, n'a répondu à cette question.

**Y a-t-il un rapport au religieux ?**

Non. Il s'agit d'un instrument de rue.

**Était-il intéressé par les musiciens et artistes de rue ?**

Je prétends qu'il était très politique. Je le dis d'ailleurs au début du film. C'est une interprétation personnelle. Quand j'ai vu ce grand tableau fantastique, *Der tolle Platz*, j'ai compris qu'il avait cette faculté de déduction, cette intuition des événements. Max Liebermann, qui deviendra après la guerre le président de l'Académie des Arts, est représenté

dans cette toile sur le toit de son habitation patricienne en voie d'effondrement. Or, au moment où il l'a peint, il n'était pas encore en ruines. Ces personnes identifiables dans le tableau, toutes si petites... Pour moi, c'est l'annonce de gens qui commencent à ne plus penser par eux-mêmes. Ils suivent Hitler. C'est mon interprétation. Avec ce tableau-là, on a dit, voilà, c'est *le* jeune grand peintre. Il commençait à être reconnu. Mais ensuite en tant qu'immigré et réfugié, il n'avait pas d'écoute. C'est terrible et ça l'a rendu d'une certaine façon malade. Il faut pénétrer dans l'œuvre de Nussbaum pour se rendre compte de ces sentiments, il n'est pas nécessaire de les lire. On comprend beaucoup en regardant ses tableaux.

**Est-il imaginable que des toiles perdues, détruites, ou non répertoriées de Nussbaum puissent réapparaître ?**

Non, je ne pense pas.

**Dans quelles villes se trouvent les principales collections ?**

À Tel-Aviv et à Berlin. À Bruxelles, il y en a trois au Musée juif. À cause de la guerre, la vie de Nussbaum a été complètement désorganisée. Beaucoup de ses toiles ont été achetées par des particuliers. Certains l'ont aidé, d'autres ont profité des circonstances. On l'a même donné à la Gestapo, c'est tout dire. Je n'ai pas voulu citer les noms de ces personnes dans le film parce que je voulais que les spectateurs restent concentrés sur la peinture. J'ai vraiment voulu réaliser ce film sous la forme d'une exposition, faire voir et permettre d'apprécier ces œuvres d'un grand monsieur.

**Ton film sera-t-il distribué ?**

Je sais que je sais faire des films, comme je sais que je ne sais rien commercialement parlant... J'ai adressé cette semaine le film à Kazerne Dossin, au Musée d'Art moderne d'Ostende (Mu.ZEE), et au Musée d'Osnabrück. Je voudrais tellement qu'il marche, mais je n'ai pas de distributeur. J'en profite donc pour faire appel à eux. J'espère qu'il sera présenté à Osnabrück. Au musée même, ce serait le premier film sur Felix... et le dernier de Chagoll.

**Je te remercie beaucoup Lydia pour cet entretien.**



*Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.*

*À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.*

*Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.*